

BRIAN PANOWICH

# Comme les lions

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laure Manceau

*ACTES SUD*



*Pour Neicy.*

*Pour maman.*

*Et pour mes lionceaux,  
Talía, Ivy et Olivia.*



*Strike a few matches  
Laugh at the fire  
Burn a few edges  
Put them back in the pile  
Swing from the pain I don't want to kill  
It's time to go play in a minefield<sup>1</sup>*

TRAVIS MEADOWS

*Si vous traversez un véritable enfer, ce n'est  
pas le moment de vous arrêter.*

WINSTON CHURCHILL

1. "Je craque des allumettes / Me moque du feu / Me crame aux contours / Les remets dans la boîte / Je jongle mais veux que la douleur culmine / C'est l'heure d'aller jouer dans un champ de mines." (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)



## PROLOGUE

BULL MOUNTAIN, GÉORGIE

1972

Annette avait chaque planche du parquet en mémoire. Il lui avait fallu des mois pour parfaire son chemin. Elle savait quelles lames grinçaient lorsqu'on marchait dessus, alors elle prit garde de ne poser ses pieds nus que sur les rares à avoir été correctement clouées. Ces quelques bandes de chêne étaient devenues ses complices. Elle leur avait permis de devenir ses amies. Elle comptait sur elles pour ne pas la trahir, chose qu'elle ne pouvait dire de rien ni personne d'autre. Pourtant, elle restait prudente, parce que c'était la première fois qu'elle naviguait dans le noir. À chaque fois qu'elle transférait son poids sur une lame, elle comptait jusqu'à dix, et décrivit ainsi des zigzags au ralenti dans le couloir principal de la maison. Elle passa devant la chambre que partageaient ses deux grands garçons. Peut-être qu'après ce soir leurs chamailleries incessantes pour savoir qui méritait le lit du haut prendraient fin – vœu pieux qui n'avait d'autre but que d'atténuer son sentiment de culpabilité. Elle s'arrêta devant la porte des garçons pour écouter les ronflements saccadés de son fils cadet, causés par la déviation de sa cloison nasale. Elle se rappelait le jour qui lui avait valu ce déplacement de cartilage. Le père du petit n'avait pas été ravi que son fils renverse un seau de peinture dans la grange. Il avait

quatre ans. Elle s'appuya contre le bois massif du chambranle – un autre complice éprouvé – et laissa la respiration de son fils lui briser le cœur juste assez pour lui couper le souffle, mais pas au point de lui arracher un son ou de la faire pleurer. Ses larmes s'étaient tariées il y avait bien longtemps. Elle posa deux doigts contre ses lèvres puis imprima doucement le baiser d'adieu sur la porte. Elle baissa les yeux pour trouver la lame de parquet suivante sur son itinéraire. Elle se mouvait avec la lenteur et la souplesse d'un sirop de miel. De longues minutes plus tard, elle arrivait devant la dernière porte sur sa gauche. Elle s'arrêta sans faire de bruit, comme un voleur, avec le sentiment d'avoir réussi. Doucement, elle coinça les chaussures de sport bon marché qu'elle portait à la main sous son aisselle. Elle les avait pêchées dans une benne à ordures à Waymore quelques semaines auparavant, lors d'une de ses excursions non accompagnées dans la vallée, et les avait cachées sous le coffre à trousseau dans sa penderie. Des chaussures pour homme deux tailles trop grandes, mais elles protégeraient ses pieds des broussailles et des ronces de la forêt – bien mieux que tout ce qu'on l'avait autorisée à posséder. Elle posa la main sur le laiton terni de la poignée de porte de la chambre. Toujours avec la lenteur d'un escargot, elle tourna le bouton jusqu'à ce que la dent métallique du verrou libère le loquet. Elle avait huilé les gonds tôt la veille au matin, et la porte s'ouvrit avec à peine un soupir. Elle aussi l'épaulait dans son crime, mais elle prit tout son temps pour la pousser.

Le bébé dormait. Annette traversa la chambre éclairée par la lune en respectant scrupuleusement son chemin préétabli et observa la respiration paisible de son plus jeune fils dans son berceau. Cette vision suffit à lui faire comprendre qu'elle était encore capable de



pleurer. Penchée au-dessus de lui, elle sentit les poches noires qu'elle avait sous les yeux se gonfler de larmes. Elle était persuadée qu'elles allaient déborder. Et qu'elles causeraient sa perte. De simples larmes. Le sel brouillerait sa vue et lui ferait faire un pas de travers, ou un reniflement involontaire résonnerait comme une sirène d'alarme dans le silence absolu qui régnait dans la maison. Son incapacité à maîtriser son émotion allait la trahir. Elle se ferait tuer à cause de ça. Elle ferma les yeux et inspira profondément. Elle réfléchissait trop. Elle devait agir. Le clair de lune filtrait à travers les rideaux qu'elle avait fabriqués avec un vieux drap, et la lumière bleue changeait les cheveux couleur rouille du bébé en fils de cuivre étincelants. Du revers de la main, elle lissa les fines mèches sur son crâne fragile et d'un geste rapide elle le prit dans ses bras et le serra contre elle. Par maladresse, elle faillit faire tomber une des chaussures. Son cœur se mit à battre si fort que l'onde se propagea dans chacun de ses muscles. Elle resta sans bouger, les yeux fermés, la chaussure coincée entre son coude et sa hanche, jusqu'à ce qu'elle sente sa respiration revenir. Elle recoinça la basket sous son bras et serra plus fort le bébé qui se réveillait.

— Chhh, murmura-t-elle d'une voix à peine audible. Maman est là.

Rassuré par la chaleur enveloppante de sa mère, le bébé se rendormit dans un soupir. C'était la seule part de hasard de son plan. L'unique chose qu'elle ne pouvait pas prévoir. La réaction de son tout-petit à sa présence aurait pu tout faire basculer, mais non, son parfait petit garçon ne précipiterait pas sa fin ce soir. Elle avait déjà perdu deux de ses fils. Au fil des ans, impuissante, elle avait vu cet endroit se les accaparer, les lui voler. Elle s'était dit qu'avec le temps un petit quelque chose d'elle

finirait par se manifester chez eux, mais rien du tout. Leurs cœurs n'abritaient rien d'autre que la même nuit noire qui s'était emparée de son mari, son beau-père, et tant d'hommes de cette famille avant eux.

*Mais pas toi.* La main en coupe sur son duvet cuivré, elle caressa sa tête. *Toi, je peux encore te sauver. On peut se sauver l'un l'autre.*

Elle recula du berceau et se glissa hors de la chambre aussi silencieusement qu'elle y était entrée, sans fermer derrière elle, pour que le clair de lune se répande dans le couloir et éclaire son chemin jusqu'à la porte – jusqu'aux bois – et vers une nouvelle vie.

Ça faisait plusieurs mois qu'Annette volait de l'argent à son mari – quelques dollars par-ci par-là. De grosses liasses retenues par un caoutchouc et de plus petits tas de billets de dix et vingt dollars traînaient en permanence dans la maison, alors elle était sûre que les petites sommes qu'elle avait glissées dans sa manche ou son soutien-gorge en faisant le ménage passeraient inaperçues. Elle avait attaché son fonds d'évasion avec un élastique à cheveux rouge, et l'avait enterré dans un pot à confiture près d'une futaie de copalmes en bordure de la clairière. Elle avait également caché un peu de pain et de venaison enveloppés dans du plastique, ainsi qu'une couverture en laine pour le bébé au cas où le temps changerait, mais il faisait chaud et sec. Elle n'en aurait pas besoin. Tant mieux. Ça ferait moins à porter.

La porte d'entrée s'ouvrit avec la même fluidité que celle de la chambre du bébé. Pas de verrous à ouvrir. Il y en avait, mais ils étaient inutiles. Personne n'aurait osé entrer. La peur était le plus efficace des verrous. Elle empêchait les éventuels intrus d'imaginer un seul instant pénétrer dans cette maison, tout comme elle retenait Annette de songer à en partir. Elle poussa lentement

la porte moustiquaire. Le clac sonore du loquet avait été étouffé avec un morceau de ruban adhésif qu'elle avait collé avant d'aller se coucher. Une grosse prise de risque, mais elle n'avait pas eu le choix. Le bruit du loquet à cette heure de la nuit aurait eu le même effet que la trompette de Gabriel. Elle en entendit d'ailleurs l'écho fantôme en poussant la porte grillagée. Aussi loin qu'elle s'en irait, jamais elle ne pourrait oublier ce son. Il la hanterait toujours. Le bruit sec d'une prison qu'on bouclait chaque soir. Qui l'enfermait avec la chose même qui empêchait tous les autres d'approcher.

Une fois sur la galerie, dans l'obscurité totale qui régnait sous l'auvent, elle relâcha doucement la porte contre son chambranle, puis fit deux grandes enjambées jusqu'à la dalle de brique en haut des marches. Juste là, de l'autre côté du jardin et de la clairière qui s'étendaient devant elle se trouvait la vie dont elle rêvait depuis presque dix ans. Une vie qu'elle avait méticuleusement préméditée. Une vie pour elle et son fils, loin du sang et de la colère qui composaient son univers. L'air de l'extérieur refroidit sa nuque humide de sueur et elle s'autorisa à nouveau à inspirer à fond. Lorsqu'elle perçut dans la brise nocturne l'odeur douceâtre du tabac et du bourbon, une pellicule de glace se cristallisa aussitôt entre sa peau et ses os.

*Non.*

Elle ferma les yeux, tendit l'oreille. N'entendit que les grillons. Mais pas besoin de l'entendre pour savoir qu'il était là. Elle en avait simplement la certitude.

Elle plissa les yeux et serra le bébé de toutes ses forces. Son corps resta immobile mais son esprit s'affola. Elle pria pour que ce ne soit que le fruit de son imagination. Elle supplia Dieu.

Dieu lui dit de courir.

Mais impossible de bouger, et dans cette seconde d'hésitation il n'y eut plus de Dieu qui tienne, rien que le dé clic docile du chien d'un revolver qu'on arme.

— Est-ce qu'il y a un autre homme ? l'entendit-elle dire derrière elle.

Elle était toujours incapable de bouger, ou même de frissonner. De parler. La glace qui enserrait ses os se propagea dans son sang pour en faire de la neige fondue. À l'autre bout de la clairière, les pins oscillaient au ralenti à mesure que la distance qui les séparait d'elle grandissait. Elle ne pouvait même pas cligner des paupières, malgré ses yeux tout secs et froids.

— Je t'ai posé une question, t'es sourde ?

Elle savait qu'il n'y aurait pas de troisième fois. Elle retrouva sa voix et répondit avec honnêteté.

— Non.

— C'est parce que je t'ai cognée ?

— Non.

— Alors pourquoi ?

Elle voulut mentir mais savait que ça ne servirait à rien. Elle garda le silence.

— Tu sais qu'il t'a fallu presque dix minutes pour arriver jusqu'ici. J'ai bien failli m'endormir.

— Je...

— 'Nette, si tu ouvres la bouche avec l'intention de me servir des salades, je te garantis que ce merdier va pas s'arranger. Alors je te repose ma question. Tu croyais aller où comme ça ?

Annette baissa les yeux sur son fils et accepta la réalité de l'instant.

— Loin.

— Mais loin où ?

— Loin, c'est tout. Loin de toi.

— Tourne-toi un peu par ici.

Sa voix rauque charriait du gravier humide. Le corps d'Annette se décripsa et elle s'exécuta. Son mari était assis dans le siège à bascule en pin sur la galerie. Il l'avait fabriqué pour elle à sa première grossesse. Cerné par l'obscurité qui régnait sous l'auvent, il était totalement invisible, jusqu'à ce qu'il se décide à se montrer. Lorsqu'il se leva, la première chose qu'elle vit fut cet éclat argenté dans sa main gauche. Elle avait entendu le colt se réveiller quelques minutes auparavant, et elle le voyait à présent pendre le long de sa hanche comme un gant d'acier – une extension naturelle de sa main. Annette connaissait bien cette main – sa violence sans merci. Elle le discernait à présent. Il ne portait ni chemise ni chaussures. Rien qu'un pantalon de travail qu'il avait attrapé par terre dans la chambre.

— Pendant que tu faisais tes pas de loup dans le couloir, j'ai vu ton morceau de scotch sur la moustiquaire. Pas con. T'as toujours été du genre futé. J'aimais bien ça chez toi. Le côté fine mouche.

Il parlait déjà d'elle au passé.

— Je savais que ça me pendait au nez. Hier, t'as parfumé toute la maison au WD-40, c'est là que j'ai compris que t'étais prête à te faire la malle. T'as huilé toutes les portes de la maison – tous les gonds. J'imagine que t'en as foutu partout pour pas que je devine que tu préparais ta sortie. Pas con, ça non plus. Mais c'est là que t'as foiré.

Elle ne voyait pas son visage mais elle savait qu'il souriait. Il parlait avec tant de détachement que ça la rendait malade.

— Parce que si t'avais pas lubrifié la porte de derrière, tu m'aurais entendu sortir une fois que tu t'es levée.

Il avança et la fit descendre complètement de la galerie.

— Et t'aurais pu prendre tes jambes à ton cou.

— Attends, dit-elle en levant sa paume ouverte pour se protéger de la gifle qui arrivait, mais Gareth ne leva pas la main.

Il se contenta de lui sourire et de descendre la marche. Elle le voyait complètement à présent. Sous le clair de lune, sa peau pâle irradiait et elle distingua chaque contour acéré des muscles de son torse, chaque veine de ses bras. La lumière était telle qu'elle réussit à lire son propre prénom tatoué au-dessus de son tétou gauche — *au-dessus de mon cœur*, lui avait-il dit un jour. Elle se rappela que le même soir il l'avait frappée avec un magazine roulé sur lui-même pour ne pas avoir voulu se faire faire le même tatouage. C'était là qu'elle avait décidé de le quitter. Il y avait plus de dix ans.

— Tu cherches à ne plus m'avoir sur le dos, Annette ?

— Oui.

— Parce que tu m'aimes plus ? C'est ça ?

— Non, Gareth. Je ne t'aime plus.

Elle fut surprise que ce soit aussi facile à dire, et vit à sa lèvre supérieure qui se retroussait qu'il était piqué au vif. Il répondait toujours à la douleur par la colère. Elle regretta ses mots et tenta d'enrober le tout.

— Laisse-nous partir, Gareth. S'il te plaît. Je te promets de disparaître et de ne plus jamais te déranger.

Sa moue agressive se détendit pour devenir ce demi-sourire qu'elle avait fini par détester.

— Oh, mais je vais te laisser partir, Annette. T'en fais pas pour ça.

Il baissa les yeux sur son colt.

— Ne fais pas ça, Gareth. Trouve un peu de pitié au fond de ton cœur. Je suis ta femme. Tu m'as bien aimée à une époque, non ? Ne t'acharne pas. Ne nous empêche pas de partir.

— Ma femme ?

Il ruma le mot.

— Ça veut dire jusqu'à ce que la mort nous sépare, 'Nette. Pas vrai ? On se l'est promis, il me semble, non ? Tu t'en souviens ?

De fines larmes avaient commencé à rouler sur les joues d'Annette.

— Oui.

Il leva son arme et la pointa sur sa femme.

— Gareth, attends.

— La ferme.

Il fit un pas de plus et tint le colt à quelques centimètres de son visage.

— Attends, répéta-t-elle.

— Je t'ai dit de la fermer. Je ne veux pas entendre un mot de plus. Tu croyais vraiment que j'allais permettre une chose pareille ? Est-ce qu'on peut être bête à ce point-là ? Tu pensais pouvoir emmener mon fils sans avoir affaire à moi ?

— C'est notre fils, dit-elle presque comme si elle avait honte. Elle baissa les yeux sur ses pieds nus dans l'herbe mouillée tandis que Gareth lui fourrait son colt sous le nez.

— À genoux.

— Gareth, je t'en prie.

— Tout de suite.

Le gravier humide roulait à nouveau dans sa gorge. *C'est ici que ça se termine*, songea-t-elle. *Il va me tuer, là, maintenant.* Son corps serait enroulé dans une bâche, jeté sur un plateau de camionnette et transporté jusqu'à une déchetterie humaine du côté de l'arête sud.

— Gareth, fais ce que tu as à faire, mais ne fais pas de mal à notre fils.

— Faire mal à notre fils ?

Il s'esclaffa, et son rire était franc. Il regarda tout autour de lui en forçant le trait.

— C'est toi qui l'as arraché à l'endroit le plus sûr de cette montagne. C'est toi qui t'apprêtais à l'emmener dans les bois avec rien qu'une couverture et, ah, mais attends... — il enfonça une main dans sa poche et jeta une liasse de billets par terre — ... une couverture et 340 dollars que tu m'as volés.

Le fric n'était plus dans son pot de confiture mais les billets étaient toujours liés par l'élastique rouge qu'Annette avait glissé autour avant de les enterrer. Gareth lui laissa le temps de digérer l'information. Le regard soudain vitreux, elle comprit ce qu'impliquait la présence de l'argent ici, et perdit tout espoir.

Il savait. Depuis le début. Elle n'avait jamais eu l'ombre d'une chance.

Ses jambes fléchirent et elle tomba à genoux sans qu'il lui demande à nouveau, et sa chute secoua le bébé. Il se réveilla et se débattit contre elle, mais elle ne desserra pas son étreinte pour autant. Elle regarda ce petit visage tout rond, un visage qui ressemblerait un jour trait pour trait à l'homme qui braquait une arme sur elle, et elle éprouva un sentiment de paix doux-amer à l'idée qu'au moins elle serait morte avant d'assister à cette transformation. Forte de cette certitude, elle trouva le courage de relever la tête et de regarder son mari, avec l'envie de lui dire que les flammes de l'enfer attendaient de rôtir sa carcasse, mais elle n'en fit rien. Et pour cause. Son fils cadet, Buckley, venait d'apparaître derrière son père. Il portait un tee-shirt de son père, trop grand, qui descendait sous ses genoux et laissait voir une épaule blanche et anguleuse. Il avait presque sept ans, et ne semblait pas avoir peur de se retrouver dehors en pleine nuit — juste curieux. Annette essuya les rivières de larmes et de sel



qui ruisselaient sur ses joues pour faire en sorte que le petit voie sa mère et non une épave.

— Buckley, mon chéri. Rentre à la maison. Tout va bien.

Le garçon se gratta la hanche mais ne bougea pas.

— D'accord ? Allez, écoute maman, retourne à l'intérieur.

— P'pa ? dit Buckley en regardant son père.

Malgré la présence de son fils, Gareth ne baissa pas son colt.

— Buckley, va prendre ton petit frère et recouche-le dans son berceau.

— Non, l'implora Annette. Laisse-nous partir.

Gareth s'approcha encore, et l'acier glacé du canon frotta contre la joue d'Annette.

— T'entends un peu ça, Buck ? Ta chienne de mère se fout pas mal de toi et Halford. Elle veut rien que Clayton, et s'enfuir avec lui. Nous, on peut aller au diable. Elle nous aime plus, fiston. Qu'est-ce que t'en dis, toi ?

Buckley ne répondit pas. Il alla se planter devant sa mère et tendit les bras, comme son père lui avait demandé. Ça n'aurait servi à rien qu'elle refuse. P'pa avait parlé, alors le fils obéissait. Ce qu'elle disait, ou voulait, n'avait aucune importance. Jamais. Elle déposa un baiser sur le front du bébé et le donna à son frère. Une fois dans les bras de Buckley, il se mit à pleurer. Malgré sa petite taille, le garçonnet avait de la force et maintint son étreinte fermement, jusqu'à ce que le bébé se calme. Puis il parla, en regardant sa mère droit dans les yeux.

— Au revoir, chienne de mère.

Cinq mots prononcés tout bas mais qui résonnèrent comme un coup de tonnerre aux oreilles d'Annette. Elle se sentit aussi vieille et creuse que la souche de pacanier près de laquelle Gareth et elle s'asseyaient à l'époque

où ils pensaient à leur avenir, bien avant de construire cette maison. Mais plus rien de tout ça n'avait d'importance. Rien du tout. Elle pria pour que Gareth attende au moins que les enfants soient rentrés avant d'agir. Elle baissa le menton contre sa poitrine. Il ne lui restait plus rien. Même plus une émotion à éprouver. Gareth fourra le canon dans la masse de ses cheveux bruns et appuya sur la détente.

Le chien percuta l'amorce avec un *clic* étouffé. Annette tressaillit, puis leva lentement la tête vers Gareth. Il avait deux fentes noires à la place des yeux, qui avaient un aspect inhabituel. Ils étaient humides. Elle n'avait jamais vu ça. Il baissa son arme et ramassa le fric. Elle retint son souffle le temps qu'il fourre brutalement la liasse dans son chemisier. Il lui fit mal, mais peu importait. Il n'allait pas la tuer.

— Je t'ai aimée, dit-il.

Annette se tut.

— Du mieux que j'ai pu.

Il s'essuya le visage du revers de la main.

— Prends l'argent que tu m'as volé et fous le camp. Ne reviens pas. Si tu remets un pied sur ma montagne, si tu t'approches de mes enfants, je te garantis que mon copain – il brandit son colt – sera pas vide la prochaine fois.

Elle resta à genoux, sans trop savoir quoi faire.

— Tu m'as bien compris ?

Elle acquiesça, mais elle était perdue. Elle avait un aimant dans la poitrine qui l'attirait vers cet homme – vers ce monstre – mais elle resta immobile.

— Alors vas-y. Dégage.

Il rengaina le colt et lui tourna le dos. Elle le vit gravir les marches jusqu'à la maison et retirer le scotch du loquet de la porte moustiquaire. Elle entendit l'horrible

clac lorsqu'elle se referma derrière lui, mais le bruit était différent de l'extérieur.

Par la fenêtre du salon, Buckley observa sa mère tâtonner dans le noir pour retrouver ses chaussures et disparaître comme un fantôme dans les bois. Il leva une petite main et la pressa contre la vitre. Il ne la reverrait jamais.

*Au revoir, chienne de mère.*

Gareth entra dans la cuisine, ramassa le bébé qui pleurait sur le carrelage glacé, où son frère l'avait laissé, et le berça jusqu'à ce qu'il se calme. Il le remit dans son berceau et s'assit sur le rocking-chair près de la fenêtre. Il sortit un talkie-walkie de sa poche, baissa le volume, parla dans le micro.

— Val, tu me reçois ?

— Ouais, patron. Je suis où tu m'as dit de me mettre. Elle vient droit sur moi.

Il posa la main qui tenait le talkie sur ses genoux et le fixa.

— Chef, t'es toujours là ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Elle sait beaucoup de choses.

— Je m'en fous totalement.

Il y eut un long silence.

— C'est ta femme, Gareth.

— Je m'en fous tout pareil.

Sans attendre de réponse, il éteignit son appareil et le posa par terre. Il resta éveillé une bonne partie de la nuit, espérant que le *clac* de la porte moustiquaire résonne à nouveau. Il était persuadé qu'il l'entendrait, mais elle ne se rouvrit jamais.